

RENCONTRE AMOUREUSE ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT*

Quelques thèmes majeurs de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt

« Je ne suis qu'une originale, une rêveuse qui veut vivre loin du monde, vivre de la vie libre et nomade, pour essayer ensuite de dire ce qu'elle a vu et peut-être communiquer à quelques-uns le frisson mélancolique et charmé qu'elle ressent en face des splendeurs tristes du Sahara »¹

Isabelle Eberhardt

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt

Introduction²

Sous le titre que nous avons donné à ce travail nous voudrions surtout attirer, — pour la première fois, sans doute— l'attention des universitaires sur cet auteur que l'on redécouvre en ce moment. Les thèmes sont nombreux. Chacun pourrait être étayé par des citations nombreuses, plus ou moins longues qui peuvent faire ressortir l'intérêt de se pencher sur cette femme écrivain qui mourut jeune dans une région désertique, à l'ouest de l'Algérie, en 1904. Notre but sera atteint si nous arrivions à susciter l'intérêt d'un étudiant pour qu'il lui consacre un travail plus documenté et plus exhaustif. Ce travail se veut donc un travail d'initiation.

Isabelle Eberhardt n'a pas publié d'ouvrage en librairie, de son vivant. Elle a cependant réussi à publier quelques nouvelles dans des revues littéraires parisiennes avant de commencer une carrière de journaliste reporter de guerre,

¹ *Journaliers*, page 154

² Ce texte a été lu au Colloque « Textes et Mythes Fondateurs, traductions et circulation autour du Bassin Méditerranéen », organisé par l'Institut Français de Marrakech, les 7, 8 et 9 Octobre 2004. A l'époque où je le rédigeais, je n'avais pas pris connaissance de la thèse brillamment soutenue par Jules Kempf (Mohamed Rochd) à l'Université de Montpellier, en 2003. C'était de ma part une modeste contribution à la mémoire de cette femme qui par amour pour l'Algérie en proie au colonialisme, a enduré toutes les souffrances.

rédigeant de nombreux articles dans les journaux et publications de l'Algérie coloniale ou en France métropolitaine.

Ses premiers articles parurent à partir de 1895 dans la revue littéraire l'*Athénée*. En 1897, elle y fait partager au public français sa passion pour un poète russe, Siméon Y. Nadson, mort à 24 ans de phtisie, de misère et des persécutions insensées. Isabelle semble avoir subi l'influence littéraire des écrivains russes, Dostoïevski, Tourgueniev, Tolstoï, et trouvé auprès d'eux un écho à son déchirement intérieur. En France, c'est chez Eugène Fromentin et Pierre Loti qu'elle découvre la passion de l'Afrique et de l'Orient.

Ses premières nouvelles algériennes, *Moghreb* et *Printemps au désert*, furent publiées dans *la Dépêche*, après le retentissant procès de Constantine qui révéla aux coloniaux la personnalité de cette jeune fille russe transformée en nomade du grand Sud.

En 1901, alors qu'elle se trouve à El Oued (au Sud-Est algérien), elle écrit à son frère Augustin une lettre dans laquelle elle affirme sa passion pour la terre saharienne. Elle écrit : « ...*Je me suis attachée à ce pays — cependant l'un des plus désolés et des plus violents qui soient (..). Il y a trop longtemps que je suis ici, et le pays est trop prenant, trop simple, en ses lignes d'une menaçante monotonie, pour que ce sentiment d'attachement soit une illusion passagère et d'esthétique. Non, certes, jamais, aucun autre site de la terre ne m'a ensorcelée, charmée autant que les solitudes mouvantes du grand océan desséché qui, des plaines pierreuses de Guémar et des bas-fonds maudits du chott Mel'riri, mène aux déserts sans eau de Sinaoun et de Ghadamès*³. »

Principaux évènements de sa vie

Les biographes, qui ont plus ou moins de sympathie envers elle, dégagent logiquement deux phases dans sa vie, les années européennes et les années africaines. Mais dans sa correspondance et ses écrits, Isabelle nous donne les vrais moments de ruptures, qui sont les plus déterminants de sa vie, de sa psychologie.

³ *Lettres et journaliers*, page 195

Dans sa vie européenne, qu'on appellera à la suite d'Edmonde Charles-Roux, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt, la question la plus discutée est celle de la légitimité de sa naissance et du doute qui pèse sur l'identité de son géniteur. Son père selon la plupart des biographes serait son précepteur Alexandre Trophimovsky. D'autres émettent d'autres hypothèses, parfois saugrenues. Trophimowsky a en tout cas un rôle considérable dans son éducation, il a su se faire aimer d'elle, et elle a eu beaucoup d'égard pour lui.

Sa mère et son frère Augustin ont été aussi ses plus proches, deux personnes qui ont joué un rôle important dans son enfance et sa jeunesse, en Suisse, et leur disparition, — la mère, enterrée en musulmane en Algérie, à Annaba, suivie du frère qui se suicidera—, marqueront deux instants de la rupture progressive d'Isabelle avec ses racines européennes, qui vont lui inspirer l'idée que sa solitude est prédestinée.

Il est cependant important de comprendre les raisons personnelles qui l'ont conduite à se laisser convaincre de quitter la Suisse où elle est née, pour aller s'installer dans des terres qui selon toute apparence ne pouvaient lui promettre que des problèmes et des difficultés. Or elle vient en Afrique, en Tunisie et en Algérie, convaincue que c'est son destin qui le lui commande.

Un autre moment décisif, mais malheureusement toujours mystérieux pour nous est celui de la tentative d'assassinat dont elle a été victime le 29 janvier 1901, à Béhima, à 15 kilomètres de d'El-Oued, et dont elle a réchappé par miracle. Pour Isabelle, cet évènement constitue un moment dont la seule élucidation lui permettra de comprendre enfin le sens même de sa destinée. Malheureusement, elle ne pourra jamais élucider, et elle est morte sans avoir réussi à déchiffrer le mystère. Toutes les portes lui étaient fermées, et l'on peut sans risque de nous tromper supposer que ce fut une tractation ourdie par les services colonialistes militaires français pour l'éliminer physiquement en mettant son assassinat sur le dos d'un fanatique musulman, un certain Abdallah. Ce dernier aurait agi nous dit-on parce qu'il en voulait à Isabelle d'avoir préféré s'affilier à la confrérie Qâdiriya (les sources écrivent

Kadrya) plutôt qu'à la Tijâniyya, très répandue dans le Sud. Cette explication ne paraît pas tenir et est encore loin de tout expliquer.

Sur ce point, Isabelle avait eu une très bonne intuition. Elle a pardonné au pauvre indigène exécutant inconscient d'une basse manœuvre car elle comprenait qu'il n'était qu'un instrument d'une puissance beaucoup plus redoutable. Isabelle savait que cet évènement recelait le sens même de son destin, et la mettait en contact avec la façon dont se jouait le destin même de la société musulmane confrontée à la puissance occidentale. En prenant le parti des « indigènes », elle s'exposait aux mêmes soupçons systématiques qui pesaient sur eux, sur leur moindre velléité de changement, d'amélioration de leur sort. Dans son cas, elle pouvait donner le mauvais exemple, et l'on comprend que le crime ne profitait en dernière instance qu'aux colonialistes.

Elle consigne dans ses **Journaliers** ce sentiment : « J'ai beau chercher au fond de mon cœur de la haine pour cet homme, je n'en trouve point. Du mépris encore moins. » (page 103)

Plus loin, elle laissera clairement entendre que le sens de l'évènement pour elle, pour sa vie ne l'intéresse pas moins que de savoir qui est derrière la tentative d'assassinat : « *Il est probable que d'autres, les vrais coupables, l'ont poussé à faire ce qu'il a fait, mais cela ne prouve rien, et lui, personnellement, mais lui seul, a bien dû être envoyé par Dieu et par Djilani (=Abd al-Qâdir al-Jilânî, fondateur de la Qâdiriya), car, depuis le jour fatidique de Béhima, j'ai senti mon âme entrer dans une phase toute nouvelle de mon existence terrestre* » (page 191)

Un autre point qui a attiré l'attention des biographes, c'est le fait qu'elle s'habillait en homme, en cavalier arabe, portant fez et vêtement d'homme. Elle s'est habillée ainsi même lors des ses voyages en Europe. Elle parlait d'elle-même au masculin, et surtout ce qui est le plus connu à son propos : elle a troqué son nom contre celui de Si Mahmoud Saadi, nom qui figurera d'ailleurs sur sa tombe. Mais tout le monde s'accorde que cela n'était pour elle ni un déguisement, — puisqu'elle avait conscience que les arabes la reconnaissaient, et leur était reconnaissante du respect qu'ils lui marquaient en n'y prêtant pas attention —, ni une provocation ou une excentricité. Elle trouvait simplement qu'elle avait le droit de s'habiller ainsi, parce que cela lui plaisait et que cela lui donnait une liberté de mouvement.

« Non pas que j'ai honte de professer ouvertement une religion que j'aime et que je respecte profondément, mais bien plutôt parce que je vous sais seul capable de me comprendre et de ne point accueillir ma déclaration avec incrédulité comme quelques Musulmans ou avec dédain et raillerie comme tous les Chrétiens. Maintenant je ne me crois nullement obligée pour être Musulmane de revêtir une gandourah et de rester cloîtrée. Ces mesures ont été imposées aux Musulmanes pour les sauvegarder de chutes possibles et les conserver dans la pureté. Ainsi il suffit de pratiquer cette pureté et l'action n'en sera que plus méritoire, parce que libre et non imposée. »⁴

Il faut ajouter que les rumeurs forgées par l'hypercritique colonialiste qui tendent à transformer tout esprit réfractaire au colonialisme en psychopathe (comme le feront les communistes à l'égard de leurs opposants), avaient tout intérêt à poser Isabelle comme une sorte de dépravée sexuelle. Ce que son œuvre infirme totalement. Elle était parfaitement pudique, très féminine. Sans aucun excès dans un sens ou dans l'autre.

Autre fait qui n'en est pas un, qui serait plutôt une rumeur malveillante entretenue par les partisans du colonialisme: elle serait donnée comme une espionne au service du colonel Lyautey. Outre le fait que ce genre d'étiquette est facile à accoler aux personnes que l'on veut dénigrer, —et Isabelle à ce propos ne manque pas d'ennemis capables d'y recourir—, ses rencontres avec Lyautey étaient en quelque sorte forcées puisque motivées par le fait que se trouvant en tant que reporter dans des zones de guerre, elle devait forcément rencontrer de temps en temps un officier supérieur, et devait même se rendre à sa convocation. Mais les écrits et la haute idée qu'ils dégagent de leur auteur ne laissent aucun doute sur le fait qu'une telle personnalité ne pouvait se vendre à des intérêts bassement matériels, intérêts dont on n'a d'ailleurs aucune preuve puisqu'elle mena une vie confinant à la misère matérielle.

C'est en février 1902, à son retour de Marseille, qu'elle parvient à faire publier dans le *Progrès de l'Est*, quotidien de Bône, aujourd'hui Annaba, son premier travail d'envergure : **Yasmina**, publiée en feuilleton.

⁴ Extrait d'une lettre d'I.E à Ali Abdul-Wahab, datée de Bône, durant l'été 1897 ; citée par M. Rochd, page 7

Mais c'est sans doute entre 1902 et 1904 que se situe la période littéraire la plus féconde de sa vie, puisque c'est de cette époque que datent les récits du Sud Oranais que nous utilisons ici et qui constitueront une partie de *Dans l'ombre chaude de l'Islam* et de *Notes de route*, les deux premiers ouvrages publiés après sa mort, par son ami Victor Barrucand.

Actualité d'Isabelle Eberhardt

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt a été redécouverte récemment et a bénéficié d'une édition plus soignée, coïncidant avec le prochain centenaire de sa mort en octobre 2004. C'est une oeuvre considérable par son contenu et non négligeable par son volume.

En outre elle a donné lieu à plusieurs études critiques de la part de personnalités éminentes. Une biographie en deux volumes a aussi été publiée par Edmonde Charles-Roux, récemment rassemblée en un volume intitulé « **Isabelle du désert** », avec de nombreuses photographies, les principales que nous ayons d'Isabelle, et des personnalités avec qui elle a noué des contacts. L'itinéraire de notre héroïne a donc été recomposé en grande partie, itinéraire qui est loin d'être celui d'une aventurière, mais plutôt d'une « irrégulière » et d'une mystique. Ce retour d'Isabelle doit beaucoup, il faut le souligner, à des écrivains femmes.

Enfin, à notre connaissance, au moins un film a été consacré à cette héroïne de la littérature.

Le tournage d'un autre film co-produit par l'Algérie et la Tunisie, devrait commencer prochainement, selon l'annonce qu'en a faite un journal algérien, el-Watan, de langue française, le 17 novembre 2003.

Un spectacle-lecture a aussi été donné récemment à Paris, par une compagnie française, le 22 Octobre 2003. Cette soirée a été pour nous une occasion de rencontrer Madame Edmonde Charles-Roux, écrivain et grande biographe d'Isabelle Eberhardt, et présidente du jury du Prix Goncourt.

Isabelle Eberhardt est aujourd'hui l'exemple même de l'écrivain précurseur d'un nécessaire rapprochement entre l'occident et le monde arabe. Elle a transcrit de très belles pensées très en avance sur son temps, avec un courage que beaucoup

ne lui reconnaîtront malheureusement que plus tard. Elle avait en effet ouvertement pris position dans ses écrits et dans sa vie, comme un engagement lucide, en faveur des peuples colonisés. Elle souffrait de voir que l'occupation était réduite à une entreprise de pillage des peuples colonisés, au lieu d'être mise à profit comme une occasion d'ouvrir un dialogue entre les peuples d'Orient et ceux d'Occident.

La passion d'Isabelle pour l'écriture

Pour connaître sa vie, ses nombreuses nouvelles peuvent nous servir de fil conducteur. Mais ses écrits trouvent toujours un pendant, une indication dans ses **Journaliers** ou dans sa correspondance (écrits intimes) qui éclairent la donnée contenue dans les nouvelles. Ses journaliers qui sont une introspection au jour le jour fourmillent en données biographiques, et surtout en indications sur ses pensées intimes, ses vues sur le sens de sa vie, ses joies, ses angoisses.

Pour elle, écrire est la seule chose qui donne un sens à son existence. Car écrit-elle :

« Il n'y a qu'une chose qui puisse m'aider à passer les quelques années de vie terrestre qui me sont destinées : c'est le travail littéraire, cette vie factice qui a son charme et qui a cet énorme avantage de laisser presque entièrement le champ libre à notre volonté, de nous permettre de nous extérioriser sans souffrir des contacts douloureux de l'extérieur. C'est une chose précieuse, quels qu'en soient les résultats au point de vue carrière ou profit, et j'espère qu'avec le temps, acquérant de plus en plus la conviction sincère que la vie réelle est hostile et inextricable, je saurai me résigner à vivre de cette vie-là, si douce et si paisible. Certes, je ferai encore beaucoup d'incursions dans le morne domaine de la réalité... mais je sais d'avance que je n'y rencontrerai jamais la satisfaction cherchée⁵ »

La souffrance des hommes

Dans **Lettres et journaliers**, elle écrit : *« Malgré tous leurs défauts et toute l'obscurité où ils vivent, les plus infimes Bédouins sont bien supérieurs et surtout plus supportables que les imbéciles Européens qui empoisonnent le pays de leur*

⁵ *Journaliers*, page 246

présence. Où les fuir, où aller vivre, loin de ces êtres malfaisants, indiscrets et arrogants, s'imaginant qu'ils ont le droit de tout niveler, de tout rendre semblable à leur vilaine effigie ? »⁶

Elle aurait voulu voir s'harmoniser, s'unifier les deux « conditions », celle du colon français et celle de l'algérien pour former une condition de vie humaine générale, « d'ouvrir deux solitudes presque stériles à une vie communautaire plus féconde ». Mais les colons détenaient tous les pouvoirs, ils en abusaient à un degré révoltant pour une conscience comme Isabelle, qui a été le témoin de scènes cruelles où le mépris du colon envers l'algérien s'affiche sans retenue.

Isabelle était persuadée que les uns et les autres, colons et algériens, étaient victimes d'un régime qui ne profite qu'à quelques-uns. La paix entre eux serait porteuse de richesses pour la communauté unie, et mettrait un terme à la relation équivoque du « patron français » avec « son » indigène. Seul celui qui a acquis sa situation sociale au prix d'un dur labeur, peut comprendre la valeur de la sueur humaine, la peine du fellah et sa misère intime.

Dans une courte fiction, intitulée **Criminel**, Isabelle tente d'éclaircir le mécanisme par lequel l'administration coloniale réalise sa politique d'expropriation des paysans algériens. Les terres récupérées à vil prix sont ensuite attribuées à des colons qui ignorent parfois les conditions d'iniquité totale dans lesquelles elles ont été arrachées à leurs propriétaires algériens. Dans cette nouvelle, les rapports entre le fellah, ancien propriétaire devenu ouvrier agricole chez le colon, nouveau propriétaire s'enveniment et mènent à l'incendie de la récolte du colon par le fellah ruiné.

En conclusion, Isabelle écrit :

« ...Le colon se demandait avec une stupeur douloureuse ce qu'il avait fait à cet Arabe à qui il donnait du travail, pour en être haï à ce point... Ils ne se doutaient guère, l'un et l'autre, qu'ils étaient maintenant les solidaires victimes d'une même iniquité grotesquement triste ! Le colon, proche et inaccessible, avait payé pour les fonctionnaires lointains, bien tranquilles dans leurs palais d'Alger...Et le fellah ruiné

⁶ Idem, page 290

avait frappé, car le crime est souvent, surtout chez les humiliés, un dernier geste de liberté⁷. »

Les Algériens et Isabelle

J'ai rencontré quelques algériens vivant en France et je les ai interrogés au sujet d'Isabelle Eberhardt. Très peu la connaissent, parce que l'émigration algérienne est encore formée principalement de personnes peu initiées à cette culture. Mais parmi l'élite formée dans les universités, on peut rencontrer des personnes parfaitement au courant de l'existence de cette auteure et de sa vie. J'ai aussi consulté quelques journaux algériens paraissant en langue française qui se font l'écho de temps en temps de nouvelles concernant Isabelle Eberhardt. Les lignes qui suivent résument mon impression générale.

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt représente pour les algériens une source d'informations historiques sur les habitudes, les us et coutumes du début du 20^{ème} siècle, les mariages, les amours, les fêtes, les peines, le marché, l'adolescence, la misère, les problèmes, la sorcellerie, la naissance, la mort, la joie. Tout est décrit avec un regard juste et profond, un regard qui reste encore à définir. Son œuvre a en quelque sorte été un cri contre l'injustice, un cri qui est resté non entendu par l'égoïsme colonial, un cri qui annonçait de loin l'écho de la révolution déclenchée par le peuple algérien le 1er novembre 1954. Les archives officielles des administrateurs et les rapports des généraux ne consignent point la souffrance du peuple algérien ; bien au contraire, les autorités publiques s'employaient à effacer toute trace compromettante et c'est ce qui rend d'autant plus précieux les témoignages d'Isabelle Eberhardt qui évoque avec passion et humanisme certaines régions du pays.

Pour tout cela, de plus en plus d'algériens se sentent une dette envers elle et lui doivent une immense reconnaissance: elle n'est pas seulement un écrivain étranger ayant eu de la sympathie pour leur pays, c'est pour eux, un écrivain algérien. Certaines personnes, citoyens ordinaires ou autorités publiques algériennes, sont de plus en plus nombreuses à se démettre pour lui rendre l'hommage qui lui est dû à

⁷ Recueil intitulé *Yasmina*, pages 148-149

l'occasion du premier centenaire qui doit donner un coup de pouce à l'étude de cet être étrange qui a balayé d'un coup toute son éducation occidentale, toujours en crise, et qui a aimé notre façon d'être et notre religion. Cet écrivain est la seule au monde à avoir écrit sur Hadjrat Lemguil, Aïn Sefra, Figuig, Djnan Dar, Mograr, Kenadza dans presque tous les journaux et périodiques de l'époque. Elle s'est fait l'avocat de nos ancêtres auprès du maréchal Lyautey, elle parlait de la vie de nos parents dont elle nous a transmis la peinture de la vie quotidienne avec un talent remarquable et un style réaliste parce que tout venait du plus profond du cœur. Elle fait partie de notre patrimoine culturel et artistique, qu'on le veuille ou non, et c'est pour cette raison que nous souhaitons que le centenaire soit l'occasion d'une réhabilitation définitive de cette âme sœur. ..

On est quand même heureux que les mentalités ont positivement évolué et ne mettent plus en cause l'organisation d'une commémoration du centenaire. Pour beaucoup, maintenant, la question est de mobiliser toutes les énergies pour que cette commémoration soit célébrée avec le plus de dignité possible, avec le concours des spécialistes mondiaux les plus compétents pour mettre en valeur l'œuvre et la personnalité d'Isabelle Eberhardt, la rendre au pays qu'elle a choisi comme patrie. Qu'on cesse de parler d'espionnage à son propos, mais qu'on découvre les autres facettes plus importantes de sa personnalité pour voir que cette diffamation ne peut guère être prise en compte.

De toute façon, pour nous, dans nos archives mentales si l'on peut dire, c'est à dire dans notre mémoire collective d'algériens, si Isabelle avait été perçue comme espionne au service du colonialisme français, Sidi Bouamama n'aurait pas omis de mettre en garde contre elle. Or il ne s'était pas opposé à son enterrement parmi les musulmans.

Si elle avait été espionne, elle aurait plutôt tenté de rejoindre le résistant Sidi Bouamama pour collecter des renseignements, et aurait au contraire tout fait pour éviter d'être vue avec Lyautey. Sidi Bouamama aurait eu de très grandes difficultés avec elle, ce qui aurait rendu sa capture aisée pour Lyautey.

Isabelle Eberhardt n'appartient pas au patrimoine de la France et encore moins à son patrimoine colonial. Elle a posé un problème de civilisation, elle a accompli un

geste que d'autres citoyens français tenteront de rééditer par la suite, pour apporter leur désapprobation de l'œuvre colonialiste.

Isabelle Eberhardt voulait une autre solution au colonialisme ou au moins son humanisation ce qui était tout à fait possible, sans l'égoïsme et la haine.

Sans vouloir forger d'Isabelle une personnalité qui arrange l'algérien d'aujourd'hui, il ne s'agit pas non plus de faire d'elle une arabo-musulmane nationaliste et révolutionnaire à tout prix, même si de nombreuses déclarations d'Isabelle sont à ce sujet d'une clarté indiscutable. Non, il faut la voir telle qu'elle fut et essayer de la comprendre sans oeillères; en d'autres termes de la dégager d'abord de l'image négative que certains auteurs français ont parfois à leur insu contribué à diffuser : une simple excentrique ayant des problèmes personnels.

Isabelle et l'islam

C'est pour ces raisons, on le comprendra aisément, que l'islam est un thème majeur de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Ce n'est pas l'islam des orientalistes, ce n'est pas que cet islam là. Isabelle est une passionnée de cette religion qu'elle revendique comme sa religion d'origine. Elle prend parti pour les algériens soumis aux volontés du colonisé, elle entreprend de les défendre contre les préjugés colonialistes. C'est la raison pour laquelle le premier recueil de nouvelles d'Isabelle Eberhardt publié à titre posthume a reçu le juste titre de **A l'ombre chaude de l'islam**.

Elle connaît l'islam tel qu'il est vécu au quotidien par les musulmans maghrébins. La beauté de cette religion est telle qu'elle transparaît même à travers la misère et le dénuement de ceux qui se réclament d'elle, et aussi malgré leur mise sous tutelle du colonialisme. Les connaissances islamiques d'Isabelle ne sont donc pas littéraires et encore moins théoriques. Elle ne mentionne aucun titre d'ouvrage traitant de l'islam, bien qu'elle sache l'arabe et qu'elle soit une fervente de la lecture, même si on devine par endroit qu'elle a dû lire quelque ouvrage sommaire. Elle s'initie à l'islam pratique, et elle le transcrit par ses observations sur les habitudes et pratiques musulmanes qui la séduisent. Ses remarques disséminées à travers ses écrits mériteraient à elles seules un travail documentaire.

Son islam, elle le revendique ouvertement, sans précaution oratoire. Dans **Journaliers**, elle fait cette confidence :

« Oui, personne n'a su comprendre que dans cette poitrine, que seule la sensualité semble animer, bat un cœur généreux, jadis débordant d'amour et de tendresse, maintenant empli encore d'une infinie pitié pour tout ce qui souffre injustement, pour tout ce qui est faible et opprimé... Un cœur fier et inflexible qui s'est volontairement donné tout entier à une cause aimée..., à cette cause islamique pour laquelle je voudrais tant verser un jour ce sang ardent qui bouillonne dans mes veines⁸ »

Des citations pareilles abondent tout au long de ses écrits. Elle se livre à un examen de conscience chaque soir pour s'assurer de la sincérité de sa foi. Mais nous nous contentons ici de quelques citations à titre indicatif.

L'islam d'Isabelle Eberhardt est à mettre sur le même plan que celui de nombreux autres occidentaux en quête de sens et de pureté. Mais il ne s'agit pas d'une quête de l'exotisme, d'une anomalie qui les frapperait soudainement comme tendent à le faire valoir certains écrits d'inspiration européocentriste. Il s'agit bel et bien d'une adhésion sincère, consciente et hautement motivée à une religion dont ils sont convaincus de la vérité. Ils ne « trahissent » pas l'Occident, ils veulent le réformer, lui ouvrir les yeux. Ce ne sont pas des transfuges, comme les appelle Jean-Michel Belorgey dans son livre **La Vraie Vie est ailleurs**, même si évidemment c'est ainsi que les colonialistes tendent à les présenter pour justifier leur tentative de les mettre au ban de la société.

C'est d'ailleurs ce qui explique la tentative d'assassinat d'Isabelle, et les nombreuses intimidations dirigées contre sa personne, son mari, les sarcasmes dont elle fut l'objet. Les autorités coloniales n'allaient pas laisser les mains libres à des agents qui pouvaient compromettre à plus ou moins long terme leur « oeuvre civilisatrice » menée tambour battant par le Père Lavigerie.

En Egypte également, on sait que les autorités anglaises avaient ordonné l'expulsion en 1913 du peintre suédois John Gustaw Agelli, —converti à l'islam et adepte de la Châdhiliyya—, dont ils redoutaient qu'il ne soit à l'origine d'un mouvement plus important en faveur des peuples colonisés.

⁸ *Journaliers*, page10

Son cas insolite, atypique, a intéressé beaucoup d'écrivains et de penseurs occidentaux, y compris l'orientaliste français Maxime Rodinson qui consacra une partie de sa vie à cette femme légendaire. Aujourd'hui la bibliographie exhaustive concernant Isabelle compterait en centaines les titres d'ouvrages qui lui sont consacrés en tout ou partie.

L'approche du centenaire de sa mort, qui sera célébré en 2004, est l'occasion pour certains de se pencher sur cette grande figure de l'Algérie coloniale, dont la redécouverte de l'œuvre est peut-être devenue aujourd'hui l'occasion pour une rencontre et un dialogue possible majeur, sinon entre l'orient et l'occident, du moins entre l'Algérie et la France, qui ont encore pas mal de plaies ouvertes.

L'amour dans l'œuvre d'Isabelle

Plusieurs autres thèmes reviennent dans cette oeuvre, le plus important étant celui de l'amour dans toutes ses joies et dans toutes ses peines. Grandeur de l'amour des gens pauvres et démunis, des gens de passage.

Amours impossibles, tristes et sans lendemain.

Dans **Amours nomades**, Isabelle Eberhardt dresse des portraits de ces amours anonymes qui naissent dans les rencontres fortuites de l'exil et de l'errance, amours violents qui viennent parfois perturber et renverser le cours d'une vie conjugale déjà fragilisée par la misère sociale et le contexte de la conquête coloniale. Amours contredits par le choix antérieur des parents. Amours impossibles aussi parce que les deux amants sont de religions différentes.

Tous ces amours simples et puissants, touchants, émouvants, sont comme des confidences d'Isabelle Eberhardt qui en connut - ou en reçut la confiance- certaines des formes de souffrances les plus accablantes. Ils sont tous décrits avec un fond perceptible de réalité. Isabelle Eberhardt n'en a pas été forcément le témoin oculaire, mais ils ne sont certainement pas nés que de son imagination.

Parfois c'est une simple esquisse. Parfois c'est une tentative de faire fondre en un personnage deux récits qui se ressemblent trop. Isabelle donne alors un même titre, un même nom à son héroïne, même si les contextes sont différents, comme si elle

préparait la peinture d'une œuvre grandiose. Car l'œuvre d'Isabelle Eberhardt bien que puissante et originale, reste une œuvre inachevée.

Amour inconsolé.

«Et à Tènès, où il était arrivé comme en une patrie, le cœur bondissant de joie, Si Abderrahmane ne trouva de Lalia qu'une petite tombe grise, sous l'ombre grêle d'un eucalyptus, dans la vallée.

Lalia était morte, après avoir attendu le taleb dans les larmes plus de deux années.

Alors Si Abderrahmane se vit sur le bord de l'abîme sans bornes, qui est le néant de toute chose . (...)

Il bâtit un gourbi. Il s'y retira, vivant désormais de la charité des croyants qui vénèrent les solitaires et les pauvres. Sa gloire maraboutique se répandit au loin... »⁹

Isabelle Eberhardt fait œuvre de romancière, mais cette œuvre se présente sous la forme de notes de voyages, comme une sorte de grand reportage destiné à être publié par les journaux. Nul doute que si la vie d'Isabelle Eberhardt n'avait pas été brusquement frappée par le destin, à l'âge de 27 ans, cette œuvre aurait acquis une maturité et une force qui en auraient fait une des œuvres principales du 20^{ème} siècle.

Le destin d'Isabelle Eberhardt est comparable à celui d'Ernest Psichari (1883-1914), neveu d'Ernest Renan, célèbre spécialiste français du philosophe arabe Averroès. Ernest Psichari fauché par la mort lors de la première guerre mondiale, à l'âge de 21 ans, et alors qu'il venait de rentrer en France d'un séjour militaire en Mauritanie, et alors que ses écrits publiés commençaient déjà à faire sa renommée. Lui aussi avait vécu en terre coloniale, en tant que jeune soldat. Son court récit intitulé **Le voyage du Centurion**, (dont le texte peut être téléchargé sur le site internet gallica.bnf.fr) est un témoignage de grande valeur sur la richesse que pouvait assurer aux deux rives méditerranéennes un dialogue des cultures. Là aussi ce fut une promesse non tenue, brisée par le matérialisme effréné de l'esprit européen du 19^{ème} siècle.

L'œuvre écrite d'Isabelle Eberhardt rejoint l'œuvre picturale du grand peintre Etienne Dinet, également converti à l'islam, et dont les tableaux conservés au musée du Louvre, reproduisent la simplicité de la vie au désert et la force de la foi de ses

⁹ *Amours Nomades*, page 86

habitants. Isabelle n'a semble-t-il jamais rencontré Etienne Diné, mais elle a sûrement rencontré Maxime Noiré, peintre envoyé officiellement en Algérie par le gouvernement français pour y réaliser des paysages et des portraits. C'est à Maxime Noiré, « *le peintre des horizons en feu et des amandiers en pleurs* », qu'Isabelle Eberhardt dédie sa nouvelle *Pleurs d'amandiers*.

Le soufisme d'Isabelle

C'est dans la ville de Bou-Saada, où elle s'était rendue pour rencontrer, en février 1903, une shaykha soufie, Lella Zeyneb, qu'elle écrit *Pleurs d'amandiers*. Elle exprime son désir de vivre et sa jeunesse :

« C'est le printemps et, sous ces apparences de langueur, et de fin attendrie des choses, la vie couve, violente, pleine d'amour et d'ardeur, la sève puissante monte des réservoirs mystérieux de la terre, pour éclore bientôt en une ivresse de renouveau ». C'est cette shaykha (féminin de shaykh, maître spirituel) qui était son initiatrice à la dimension spirituelle de l'islam qu'Isabelle soupçonnait déjà sans avoir pu en rencontrer un maître suffisamment compétent. Le soufisme reconnaît en effet qu'une femme peut exercer le rôle de maître spirituel aussi bien pour les femmes que pour les hommes.

Nombreux sont les passages que l'on pourrait relever qui témoignent du sens spirituel développé d'Isabelle. Outre son expérience propre, elle s'appuie aussi sur des connaissances livresques dont nous ne connaissons pas l'origine, mais que l'on peut supposer remonter à un enseignement reçu de son père et précepteur.

« Très jeune, dit-elle, j'ai senti que la terre existait et j'ai voulu connaître les lointains ; je n'étais pas faite pour tourner dans un manège avec des oeillères de soie. Je ne me suis pas composé un idéal. J'ai marché à la découverte. Je sais bien que cette manière de vivre est dangereuse mais le moment du danger est aussi celui de l'espérance.

Quand mon cœur souffrait, il commençait à vivre. Bien des fois sur la route de la vie errante, je me suis demandée où j'allais, et j'ai fini par comprendre, parmi les gens

du peuple et chez les nomades, que je remontais aux sources de la vie, que j'accomplissais un voyage dans les profondeurs de l'humanité¹⁰ ».

Quelques jugements sur Isabelle Eberhardt

« Elle trouve dans l'Islam la paix. Certaines de ses déclarations sur la domination française sont à replacer dans leur contexte, car nulle plus qu'elle n'a défendu les pauvres et les laissés-pour-compte, prenant la contrepartie d'idées coloniales, exaltant la culture arabe et la mystique musulmane.

C'est injustement qu'elle fut accusée de menées antifrançaises, mais ce n'est pas pour autant qu'elle a fermé les yeux sur les injustices dont elle était témoin. Elle fut passionnée en tout et enracinée avec foi dans le terroir algérien » (J. Déjeux, in La littérature algérienne contemporaine, cité par Mohamed ROCHD, pp.363-64)

« Le désert est grandiose, mais monotone aussi. Seulement, dans ces décors quasi semblables, la jeune femme joue le drame de sa vie intérieure, est c'est là le secret du prestige de son œuvre, de son accent incantatoire, ce qui doit assurer la pérennité de sa gloire.

La conviction que j'ai de la survie littéraire d'Isabelle Eberhardt s'accroît à chaque relecture que je fais de son œuvre. Pas un, pas une n'a son pouvoir de suggestion, je voudrais dire d'envoûtement ». (C-M Robert, in *L'Amazone des sables*, cité par Mohamed ROCHD, in pages 360-61)

« Les qualités descriptives d'Isabelle Eberhardt égalaient souvent celles de nos grands peintres littéraires, Fromentin et Masqueray. (...)

Un véritable souffle de poésie animait tous ces émaux brillants qui reflétaient les clartés crues de nos paysages et de nos panoramas algériens. Le cadre richement coloré où se mouvaient les personnages si intéressants décrits par l'auteur rendaient ses chroniques d'autant plus attachantes ». (La Dépêche Algérienne du 1 novembre 1904, citée par Mohamed ROCHD, page 359)

¹⁰ Cité in MONTERO, Andrée, *Vie et œuvre d'Isabelle Eberhardt*, éditions de l'Atlantrophe, 1992, page 54

La nature dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt

Nous avons été frappé par la sensibilité particulière d'Isabelle Eberhardt pour la nature. Les descriptions qu'elle en fait attestent d'une âme excessivement curieuse de la nature saharienne et toujours frappée par la force de ses contrastes. Paysages sahariens, paysages du Tell, vallées et oasis, montagnes et collines, soleils couchants sur les blanches koubbas des tombeaux des saints. Monotonie du désert certes, mais cette monotonie révèle une richesse et une force qui la fascinent.

Vide désertique et plénitude des forêts.

La nature minérale et la nature vivante, faune et flore.

Nature humaine enfin, aussi contrastée, sans cesse sujette aux passions, troublée par elles et parfois guérie par elles.

La description de la nature révèle chez Isabelle Eberhardt un regard d'artiste. Sa description, sans être laborieuse et comparable aux longues et minutieuses descriptions techniques de Balzac, ne manque pas de précision et transmet un message clair et impressionnant.

Elle porte son regard sur les impressions que dégage le paysage qui s'offre à elle plus que sur les objets physiques eux-mêmes. Surtout, elle voit la couleur avant de voir la chose qui porte cette couleur. Au lieu de dire par exemple la terre est ocre, elle parlera de l'ocre de la terre, comme elle parlera des *larmes* des arbres, de la *chevelure de rêve* au sujet des rayons de soleil qui glissent entre les troncs des palmiers, etc.

C'est une impressionniste de la littérature.

Ses portraits dressés de quelques touches délicates de pinceaux traduisent toute l'ambiance qui règne dans cette terre saharienne qu'elle aima tant dans ses différentes palettes.

Dans une nouvelle intitulée **Fellah**, qui serait la plus élaborée de ses nouvelles, Isabelle Eberhardt annonce son projet littéraire: ses écrits ne sont pas à contenu folklorique, ni romantique. Ils seront le témoignage d'une réalité qu'elle peut sans complexe aucun affirmer bien connaître.

« Dans mon récit vrai, écrit-elle, il n'y aura donc rien de ce que l'on est habitué à trouver dans les histoires arabes, ni fantasias, ni intrigues, ni aventures. Rien que de la misère, tombant goutte à goutte. »¹¹

Les courts écrits d'Isabelle restituent à la vie quotidienne de la communauté « indigène » une réalité que les écrivains européens du début du 20^{ème} siècle ne pouvaient encore, véritablement concevoir, encore moins accepter de voir et de décrire, pour la faire connaître. Pire, on reprochera à Isabelle de trop fréquenter les indigènes, comme si les algériens devaient être relégués au dernier plan, considérés comme une quantité négligeable, seuls les colons jouant le rôle de premier plan.

Isabelle ne se contente pas d'exprimer des sentiments de compassion et de pitié à l'égard des victimes du colonialisme, victimes de l'injustice coloniale qui les exproprie avec un mépris manifeste. Ce sentiment "humain" était lui même inexistant parmi les colons européens.

Mais Isabelle ira plus loin encore, trop loin aux yeux des européens. Elle trouve que ces nomades qu'elle fréquente, qu'elle décrit, bien qu'indigents et sans le sou, ont plus à lui apprendre que ces étrangers venus avec armes et bagages pour faire fortune sur leurs dos.

Il va sans dire que la conception du bonheur chez Isabelle est aux antipodes de celle des Européens.

Ces hommes pour qui elle prend parti, elle les aime pas seulement parce qu'ils souffrent, mais d'abord parce qu'ils ont une dignité, une manière d'être qu'elle ne retrouve pas chez les européens qui ne s'intéressent qu'à faire fortune, qui ne rêvent que d'or et de pouvoir.

Le rapport de ces hommes avec la nature saharienne est un rapport de communion. (Alors qu'il y a quelque chose d'anormal entre la nature saharienne et les coutumes européennes et françaises). Pour Isabelle, être musulman c'est vivre comme vivent les musulmans, et vivre comme eux, c'est d'abord vivre parmi eux, dans le décor naturel de leur grandeur. La nature saharienne est aux yeux d'Isabelle la nature de l'islam par excellence. La façon par exemple dont Isabelle décrit l'eau en général,

¹¹ Cité in *Lettres et journaliers*, page 287

révèle chez elle qu'elle adhère à la vision même du bédouin de ce liquide indispensable et sacré.

Les horizons présentent toujours pour elle quelque Koubba, coupole de mosquée ou de mausolée de saint. Le soleil se reflète toujours sur quelque dôme blanchi à la chaux.

La nature, être vivant

Pour Isabelle Eberhardt, la nature est un être vivant, qui vit chaque jour, chaque seconde. Elle agit et réagit aux actes des hommes. La nature nourrit le corps et forge l'âme des êtres humains. Elle influence leur comportement, elle le détermine même fortement parfois en grande partie. Elle les contraint à s'adapter à elle.

Elle vit au rythme des saisons, et au rythme des heures, des matinées et des soirées, des aubes et des crépuscules, des nuits profondes et des midis brûlants ; Elle connaît les états d'âmes, la désolation, la monotonie, le déchaînement des passions que sont les éléments quand ils sont en déséquilibre, vents violents, chaleurs torrides, inondations et crues imprévisibles emportant tout sur leurs passages.

Pour en parler, Isabelle Eberhardt n'a pas hésité à se perfectionner dans la langue arabe, langue de ceux dont l'âme colle à cette nature. Cette langue, son père et précepteur la lui avait déjà enseignée en Suisse. Elle n'hésite pas à employer directement les mots arabes qui à son sens, sont préférables à des traductions qui seraient forcément des périphrases.

Isabelle Eberhardt décrit la nature comme un peintre, c'est à dire telle qu'elle la perçoit de tout son être. Elle ne s'en fait pas la laudatrice inconditionnelle, comme les poètes de cour chantant le retour du printemps, ou la tristesse automnale. Elle ne fait pas non plus oeuvre naturaliste, même si certaines de ses images en ont la précision (comme par exemple son observation des lézards).

Son regard sur la nature est fait d'émerveillement mais aussi de curiosité mêlée d'introspection. Elle est parfois saisie par la force du paysage qui se présente pour la première fois à ses yeux, ou qu'elle perçoit ainsi pour la première fois. Mais on a toujours le sentiment que ce paysage elle le voit en miroir dans son âme. C'est le paysage miroité qu'elle décrit. Elle ne transmet pas une photographie brute, mais une perception intime.

C'est une perception poétique certes, mais qui n'est pas à la manière des romantiques. Nulle trace du culte rendu à la déesse nature chère aux romantiques, à Jean-Jacques Rousseau par exemple ou à Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de **Paul et Virginie!**

Son intérêt pour la nature remonte à son adolescence, voire son enfance. « *Quand elle eut quinze ans, elle écrivit une dissertation comparant Voltaire et Rousseau, dans laquelle elle chante le pouvoir bienfaisant de la nature dans un grand élan lyrique* »¹²

Le sujet que nous avons choisi nous a paru important pour deux raisons. D'abord parce qu'il tient une place notable dans l'œuvre. Chaque chapitre ou presque contient un ou plusieurs paragraphes de description de la nature. Ensuite parce que cette description n'est pas un simple exercice littéraire ; elle peut expliquer beaucoup de points de l'œuvre générale et de la psychologie de l'auteur. Cette description n'a pas une seule fonction décorative, esthétique. N'oublions jamais que l'auteur est aussi un journaliste-reporter soucieux du détail. Elle ne décrit pas une fiction. Elle écrit sa propre histoire, car elle s'implique, au cours de ces périples qu'elle s'impose ou que sa fonction de reporter lui commande. Elle voyage et écrit inlassablement, négligeant les précautions élémentaires pour sa santé, et finissant par contracter beaucoup de maladies qui useront ses forces. Pensons que les centaines de pages qu'elle nous a léguées ont été produites en si peu de temps !

Les thèmes de la description de la nature

C'est à l'origine le thème qui nous a le plus frappée. Et si ce thème est si récurrent dans l'œuvre d'Isabelle, au risque de nous répéter, c'est d'abord parce qu'elle y est contrainte par la relation spéciale qu'elle perçoit entre les hommes et les femmes du désert et la nature dans laquelle ils vivent. Elle n'a pas fait un voyage touristique pour venir contempler la beauté légendaire du palmier, ou goûter la douceur de l'ombre ou du ruissellement de l'eau dans une oasis. Non, ce qui conquiert son cœur, c'est la symbiose réalisée et jamais interrompue entre l'homme

¹² Kobak, page 38. Voir Bibliographie en fin d'article.

et la nature. Il y a un équilibre, dont elle perçoit déjà la fragilité, il est vrai, entre les hommes et les éléments.

Là où l'homme ne peut rien contre la nature, contre le soleil caniculaire, contre la tempête de sable, contre la sécheresse, il n'y a qu'une solution : s'adapter, vivre au rythme de la nature, faire comme le lézard qui vient prendre sa dose de soleil quotidienne avant de se retirer dans l'ombre d'un trou. L'eau est rare : il faut apprendre à ne pas la gaspiller, à la respecter. L'homme du désert s'était fait écologiste avant la lettre, par instinct. Vivre dans le désert, c'est remporter chaque jour une victoire contre soi-même, c'est montrer aussi sa gratitude envers la générosité de la nature, apprendre à ne pas désespérer d'elle, malgré les menaces qu'elle semble faire peser sur nous.

A cette loi de la nature, Isabelle oppose ou plutôt met en apposition la loi de l'islam. Pour Isabelle, « le désert est monothéiste », musulman comme ceux qui l'habitent. Elle découvre ainsi qu'il y a comme un compromis entre l'homme musulman et la nature, compromis basé sur le respect mutuel, à charge pour la nature d'offrir toujours une échappatoire, et à l'homme de mesurer son empreinte dans la nature. La nature comme l'homme sont deux créations de Dieu, devant témoigner de Sa toute-puissance, de Son unité.

Notre approche pour la description de la nature dans cette œuvre concernera : La végétation, le sol et le relief, les éléments naturels, l'érosion des sols, les oueds et l'eau sous toutes ses formes, Les saisons et le temps en général, Le ciel et les étoiles, Les animaux et la faune en général.

Nous noterons pour chacun de ses chapitres les apparitions des mots arabes que peut-être Isabelle Eberhardt est la première à insérer directement dans l'écriture française. « *Cette belle langue arabe, sonore et virile, musicale et puissante comme le vent du désert où elle est née, d'où elle est venue, sous l'impulsion d'une seule volonté humaine, conquérir la moitié de l'univers...* »¹³

Figures de styles et procédés littéraires employés dans la description de la nature. Il y a certes les formes simples de la description, qui recourent à l'emploi de l'adjectif,

¹³ *Amours nomades*, page 17

du verbe, et qui ne supposent pas un rapport entre deux réalités. Isabelle Eberhardt emploie le plus souvent la comparaison, la métaphore, la personnification.

Les mots arabes employés selon la forme dialectale:

Végétation :

Ar'ar (transcription savante 'ar'âr) : plante aromatique utilisée pour fumer

Btom : herbe

Degâa : plante poussant dans les déserts de pierres.

Djerid : palmes

Doum : plante du désert

Diss : idem

Drinn : herbe du désert

Keram : figuier

Nana (na 'na') : menthe.

Animaux :

Sloughi : race de chiens du désert.

Nature et géographie :

Bled : pays, campagne

Chott : bord, rive, lac salé.

Djebel : montagne

Douar : groupe de tentes, village.

Erg : région de dunes

Foggara (pluriel feggaguir) système d'irrigation à partir de sources

Hamada (ou hammada) : désert de pierres

Hassi : puits

Ksar : village du Sahara

Mechta : hameau, ferme

Redir (en fait ghadîr) : flaque d'eau dans les terres argileuses

Sebkha : lac salé souvent asséché

Seguia : canal d'irrigation à ciel ouvert.

Toub : argile séchée.

Zeriba : hutte construite en palmes séchées.

Zebboudj : olivier sauvage

Vents :

Bahri : vent marin

Chehili : vent du désert

Textes et commentaires :

J'ai choisi quelques textes, essentiellement des paragraphes représentatifs pour illustrer le thème de recherche. La faune et la flore ainsi que le relief sahariens sont généralement connus, de même que les rigueurs du climat. Mais à chaque fois qu'Isabelle Eberhardt évoque le désert saharien, les paysages reçoivent sous sa plume un éclairage nouveau, une animation nouvelle, grâce notamment à l'emploi d'une imagerie très riche, à une maîtrise des procédés littéraires. Le désert saharien présente plusieurs sortes de paysages qui sont autant de nuances pour sa palette. Il y a des ergs, qui sont des déserts de dunes, des hamadas ou ergs, qui sont des déserts de pierres, il y a aussi bien entendu des oasis qui sont d'importants points d'eau et de verdure autour desquels se crée et s'organise durablement la vie humaine.

Les textes sont pour la plupart extraits de **Sud-Oranais** (abréviation SO), que nous avons pris comme la référence principale, parce qu'il est la dernière production de notre auteur. Mais nous avons pu constater que c'est dans l'ensemble de l'œuvre d'Isabelle que nous aurions pu puiser les éléments de notre recherche. Le thème de la nature est en effet récurrent chez Isabelle Eberhardt. Tout lui est prétexte pour faire parler sa plume au sujet des paysages sahariens.

Cette fascination pour/par le désert peut s'expliquer par la nouveauté de l'expérience. Isabelle est en effet originaire d'une région du monde qui ignore le désert. Mais dans son esprit de jeune fille militante de l'islam, elle l'associe aussi aux musulmans. Son amour pour le désert est donc doublement justifié.

A tout seigneur tout honneur, c'est au palmier que nous réservons la première place dans ces textes, même si le sol saharien, au gré des saisons et des vents prend des couleurs changeantes et entretient une flore plus diversifiée qu'on s'imagine et qui a

fasciné le regard d'Isabelle, et même si le palmier, au centre du désert., ne devrait évoqué qu'en dernier, puisqu'il est l'âme du désert, ce qui ne se découvre qu'à la fin du voyage.

Le palmier dattier, métaphore d'islam

*Le vent léger frissonne dans les palmes dures d'un grand dattier héroïque, dressé derrière le mur comme un buisson de lances. De tous les arbres, le dattier est celui qui ressemble le plus à une colonne de temple. Il y a de la guerre et du mysticisme, une croyance en l'Unique, une aspiration dans cet arbre sans branches. L'islam naquit comme lui d'une idée de droiture et de jaillissement dans la lumière. Il fut l'expression dans le domaine divin des palmes et des jeux d'eau.*¹⁴

Le palmier-dattier est ici comparé d'abord à un soldat : héroïsme et buisson de lances. Puis sa taille est comparée à une colonne de temple. Conclusion : il est un symbole de guerre et de mysticisme. Personnification où l'on est tenté de penser qu'Isabelle se comparerait elle-même à un palmier dattier.

Heureux celui qui peut se griser de sa seule pensée et qui sait éthériser par la chaleur de son âme tous les rayons de l'univers !

Longtemps j'en fus incapable. Je souffrais de ma faiblesse et de ma tiédeur. Maintenant, loin des foules et portant dans mon cœur d'inoubliables paroles de force, nulle ivresse ne me vaudra celle qu'épanche en moi un ciel or et vert. Conduite par une force mystérieuse, j'ai trouvé ici ce que je cherchais, et je goûte le sentiment du repos bienheureux dans des conditions où d'autres frémiraient d'ennui. (pages 223-224).

Isabelle exprime sa fusion, sa communion avec le paysage saharien « au ciel or et vert », couleurs dominantes du désert. Sa rencontre avec le désert est en fait la rencontre de deux natures complémentaires. D'autres s'ennuieraient...

Lumière, silence et parfum

*« Vers l'oued de Ben Zireg et de Bechar, plus rien, la plaine nue, la **hamada** dallée de pierres noires, coupée de petites arêtes aiguës. Vers la droite, les hautes*

¹⁴ *Sud-Oranais*, page 223

*montagnes aux teintes changeantes et la petite palmeraie de Mélias, tapie à l'entrée d'un défilé profond : encore un repaire de **djiouch** et un lieu peu sûr, dit-on, et qui a l'air bien tranquille et bien désert, vu de loin, en face du grand décor morne et splendide de la plaine et des collines.*

De ce côté, les caprices de la lumière faussent la perspective des choses, rapprochent ou éloignent singulièrement les ondulations du terrain. Un matin, une longue théorie de chameaux qui pâturaient au pied des collines, très loin, me semblèrent tout à coup grandir, se déformer, devenir géants... Puis, peu à peu, comme le soleil tournait, ils redevinrent tout petits, à peine visibles dans la brume incandescente. »¹⁵

Domination de la lumière dont la modulation au fil du jour détermine en fin de compte la configuration perçue du paysage. La lumière est ici reine, créatrice, génératrice de formes.

«...Je regarde ce décor nouveau qui ressemble à d'autres que j'ai aimés, qui m'ont révélé le charme mystérieux des oasis. J'y retrouve aussi cette légère odeur de salpêtre, si spéciale aux palmeraies humides, cette odeur de fruit coupé, qui pimente tous les autres parfums de la vie à l'ombre... »

« Pas un chant d'oiseau, pas un cri d'insecte. Quel beau silence !

Tout dort d'un lourd sommeil et les rayons épars glissent entre les hauts troncs des dattiers comme des chevelures de rêve... »¹⁶

Encore un jeu de lumière : les rayons du soleil traversant la canopée des palmiers-dattiers sont comparés à une chevelure de rêve. Mais à la lumière, Isabelle ajoute la perception par l'odorat, celle du salpêtre des palmeraies humides qui domine ici les autres parfums de la vie à l'ombre.

ANIMAUX :

La mort de la chamelle

« Messaouda, la chamelle grise de Maamar ould Djilali, affaiblie par de longues marches, n'alla pas plus loin : en face de la petite palmeraie de Mélias, ses longues

¹⁵ *Sud-Oranais*, Sidi Slimane, page 41

¹⁶ *Sud-Oranais*, le parfum des oasis, pages 167-168

pattes tremblèrent brusquement et fléchirent, elle s'agenouilla avec une plainte rauque, puis elle se renversa sur le côté.

Maamar connut que sa chamelle allait mourir et invoqua Dieu, car une grande tristesse avait étreint son cœur bédouin.

Le convoi s'arrêta. Avec des cris et des imprécations, on fit agenouiller d'autres chameaux sur lesquels on partagea la charge de la bête mourante. On lui ôta jusqu'à son petit bât triangulaire et les loques qui protégeaient a bosse pelée. Un instant, Maamar, ses bras musclés ballants, sa tête d'aigle courbée, considéra, atterré, sa chamelle. Puis avec un soupir, il ramassa son bâton et repartit, poussant devant lui ses deux autres chameaux, avec un sifflement bref et un ah ! guttural.

Le jour finissait en apothéose sur la vallée lugubre, enserrée entre des montagnes sévères et de petites collines sèches, arides, sans une herbe, d'une couleur terne de fumée rousse.

Des reflets d'incendie coulèrent sur les rochers, qui prirent des teintes de braise obscure.

La chamelle affalée sur le sol ardent, vivait encore, résignée.

Pourtant, tout à coup, un long spasme agita son corps, depuis ses pattes étendues jusqu'à sa petite tête aux longues dents jaunes, aux grands yeux doux et douloureux qui pleuraient... Et ces vraies larmes, lourdes et lentes, étaient d'une poignante et très déconcertante tristesse, sur cette face de bête primitive, soudain si étrangement rapprochée de notre humanité, dans l'angoisse de la mort.

Après, ce fut une grande convulsion. Les pattes remuèrent, repliées, comme pour fuir.

Puis le long cou souple s'étendit, se rejetant en arrière, en un geste d'un abandon suprême. Les yeux devinrent vitreux, s'éteignirent. Le poil terni, les membres raides, Messaouda, la chamelle grise, était morte.

(...) Depuis trois jours, le convoi de Bechar avait passé sur la route, dans la vallée de Mélia.

Midi. Le soleil dardait à pic sur les dalles noires. La carcasse de la chamelle morte s'ouvrait béante.

Sur le long cou, parmi les vertèbres à nu, sur la petite tête, des lambeaux de poils soyeux subsistaient, souillés de sang coagulé. Sur les côtes, une peau mince restait tendue, avec des transparences rouges.

Au hasard des combats nocturnes, les chacals et les hyènes avaient ouvert le ventre de Messaouda, arrachant les entrailles et les viscères, avec des ululements funèbres.

Au soleil, des légions d'insectes nécrophores, d'un noir nuancé de saphirs et des émeraudes splendides de la putréfaction, grimpaient à l'assaut de la charogne.

Par petits lambeaux ils la dévoraient, hâtant l'œuvre de la destruction.

Avec, jusqu'au tréfonds de leur chair mortelle, la crainte obscure des choses de la mort, les chevaux pointaient leurs oreilles nerveuses et s'écartaient brusquement des restes de Messaouda, abandonnée au bord de la route déserte de Bechar comme la coque d'une barque échouée sur la grève »¹⁷.

Spectacle de résignation, où la nature qui perd un animal reprend forcément aussitôt ses droits. Résignation de Maamar, propriétaire de la chamelle qui contient sa tristesse et se rend devant la fatalité de la mort. La chamelle morte est vite rendue utilement à la nature. Elle sert de nourriture à d'autres animaux, des chacals, des hyènes, et les légions d'insectes nécrophores qui se hâtent de détruire ses traces.

La perte d'un chameau pour un homme du désert, est comparable à la perte de sa barque ou de son navire pour un marin. A sa mort, le chameau, navire du désert, est englouti par la nature comme sombre dans la mer le bateau naufragé.

Les lézards

« Le soleil tourne, glisse, oblique, sur un pan de mur où l'eau des pluies a creusé de petits sillons noirâtres.

*Alors sur la **toub** striée, des lézards viennent se délecter. Ils sont en face de moi, et, pendant longtemps, ils captivent mon attention.*

Il y en a de tout petits, minces comme des aiguilles et d'un gris cendré, qui jouent à se poursuivre, rapides, flexibles, promenant très vite des cercles d'ombre légère sur la surface du mur.

D'autres plus gros, bleutés, s'aplatissent et soufflent, gonflant leur ventre rugueux. Les plus beaux s'épanouissent en teintes rares, comme de longues fleurs vénéneuses. Il y en a surtout de très gros, d'un vert d'émeraude pur, le corps tout

¹⁷ *Sud Oranais, Agonie, pages 53-55*

couvert de pustules dorées, semblables à des yeux de libellules. Sur leur tête plate, des lignes de pourpre tracent un dessin compliqué.

Ceux-ci sont tout à la volupté de la chaleur, étalés, paresseux, la queue molle et pendante. Ils s'immobilisent ainsi, assoupi, heureux, sans tomber pourtant. Parfois, leur bouche s'ouvre, comme en un bâillement sensuel. Ils semblent pleins de dédain pour l'agitation puérile des petits lézards gris qui continuent leur course circulaire, comme pris de vertige. »¹⁸

Observation d'intérêt scientifique sur trois espèces de lézards sahariens qu'Isabelle distingue par leur taille et dont elle souligne la rareté de leurs teintes.

Soirs de sirocco

« Il est, dans le décor pétrifié de Béni Ounif, des soirs lourds, des soirs funèbres, où le sirocco sème des cendres grises sur les choses, où le noir cafard envahit les âmes et les replie sur elles-mêmes en une angoisse morne.

Pas de calme et d'anéantissement voluptueux de l'être, dans ce paysage sans douceur, aux lignes dures, heurtées, aux couleurs éteintes.

Ces soirs-là, pour chercher les aspects connus et aimés du vrai désert berceur, je m'enfuis vers Djenan ed dar, tout proche, petite poignée de poussière humaine, essai timide de vie perdu dans le vide et la stérilité de la plaine immense, libre, tranquille.

Au sud d'Ounif, la chaîne basse du Gara s'avance et finit en éperon arrondi, tout rose, éventré de larges plaies blanches qui sont des carrières.

Et là, au tournant, brusquement, tout change. C'est l'espace sans bornes, aux lignes douces, imprécises, ne s'imposant pas à l'œil, fuyant vers les inconnus de lumière.

Une monotonie harmonieuse des choses, un sol ardent et rouge, un horizon de feu changeant.

*Seule végétation, d'aspect minéral elle-même, le bossellement innombrable du **degaà** argenté que les soldats ont surnommé le « chou-fleur », l'étrange plante de la hamada de pierres, une agglomération serrée, ronde, de petites étoiles dures et aiguës, tenant au sol par une seule faible tige ligneuse.*

¹⁸ Idem, pages 52-53

Et rien d'autre, à peine quelques touffes d'alfa. Vers l'est, vague comme un amas de nuages bleutés, une chaîne de montagnes et les dunes de la Zousfana, tachetées du noir des dattiers disséminés.

*Au sud, plus rien, l'horizon qui flambe, vide et superbe... Très loin, à peine distincte, la silhouette rectiligne du **Djebel Sidi Moumène** qui s'éteint dans le rayonnement morne du ciel. »¹⁹*

C'est un passage qui est manifestement révélateur d'un moment de spleen, de cafard. Le sirocco en soulevant les poussières et en voilant les perspectives, semble éteindre, voiler toutes les lumières et par conséquent toutes les couleurs. Et toujours au loin « l'horizon qui flambe » à cause du coucher du soleil, en attendant que s'éteigne la silhouette du djebel avec la tombée de la nuit. Isabelle est frappée par l'adaptation de la flore au paysage de pierres. Le *degaa*, plante que les soldats français ont baptisé « chou-fleur » à cause de sa forme est une merveille d'adaptation : poussant dans un désert de pierres, elle ressemble à une pierre, sans doute pour assurer sa survie.

Lever de soleil à Bou-Saada

« ...Le soleil rouge monte lentement derrière les montagnes drapées de brume légère. Une lueur pourpre passe à la face des choses, comme un voile de pudeur. Les rayons naissants sèment des aigrettes de feu à la cime des dattiers et les coupoles d'argent des marabouts semblent en or massif. Pendant un instant, toute la vieille ville fauve flambe, comme calcinée par une flamme intérieure, tandis que les dessous des jardins, le lit de l'oued, les sentiers étroits demeurent dans l'ombre, vagues, comme emplis d'une fumée bleue qui délaie les formes, adoucit les angles, ouvrant des lointains de mystères entre les murs bas et les troncs ciselés des dattiers... Sur le bord de la rivière, la lueur du jour incarnadin teinte en rose les larmes éparses figées en neige candide, des amandiers pensifs²⁰. »

D'ordinaire, les coupoles blanches des marabouts (par métonymie, sanctuaires de saints) sont d'argent sous l'effet de la lumière du soleil. Mais au lever du jour, elles prennent une couleur d'or. Et comme c'est toute la ville qui est blanche, « elle

¹⁹ Idem, pages 57-58

²⁰ *Amours nomades*, page 98

flambe, comme calcinée par une flamme intérieure ». Quant aux amandiers pensifs et en larmes, encore une personnification, —le lever du jour leur donne une couleur rose (mélange du rouge du soleil levant et du blanc de la fleur d'amandier). L'amandier, témoin du ruissellement de l'eau de la rivière, ne peut être que pensif, en se penchant sur ce symbole du temps qui passe.

Levée de soleil sur la hamada

*« Le jour d'hiver se lève sur la **hamada** de pierres noires. A l'horizon, au-dessus des dunes de la Zousfana, une lueur sulfureuse pâlit les lourdes nuées grises. Les montagnes, les collines embuées, se profilent en vagues silhouettes d'une teinte neutre sur le ciel opaque. La palmeraie, transie, aux têtes échevelées des dattiers, s'emplit de poussière blafarde, et les vieilles maisons en **toub**, debout au milieu des ruines, émergent, jaunâtres, comme salies de l'ombre trouble de la vallée, au-delà des grands cimetières isolés.*

Le désert a dépouillé sa parure de lumière et un voile de deuil immense plane sur lui. »²¹

Tristesse et mélancolie désertique. Encore une personnification des palmiers « aux têtes échevelées ».

Un coucher de soleil triste mais riche en couleurs

« Dans l'ancienne zaouïa de Bou Amama, à Hammam Foukani, une journée chaude, traversée de souffles d'orages, un soir pesant et calme, avec un oppression particulière dans le silence.

Le soleil se couche sans les irisations limpides accoutumées, sans délicatesse de tons, en un incendie violent, passant sans transition du rouge sanglant de l'horizon au vert sulfureux du zénith où flottent quelques nuées d'un rose de chair.

La palmeraie voisine s'abîme en une ombre hâtive d'un bleu profond, presque noir déjà, pendant que sur les cimes échevelées des dattiers, seules quelques flammes d'or rouge courent encore.

²¹ Sud-Oranais, page 64

Au-delà des murailles de la cour, c'est la grande plaine qui s'étend derrière Figuig jusqu'au Djebel Grouz abrupt. Sablonneuse, à peine ondulée, elle brûle d'un feu terne, comme un immense brasier couvert de cendres mal éteintes »²²

Figuig

« La vallée de Figuig s'ouvrait sous le soleil comme un grand calice pâle.... »²³

Végétation saharienne

La déchirure puissante du col de Zenaga s'ouvrait comme le lit d'une rivière où roulait le flot noir des dattiers, entre le Djebel Taarla d'une teinte d'indigo intense et le Djebel Zenaga éclairé obliquement, tout rose.

A droite, le col de la Juive, aride et pierreux, entre des coteaux nus et le col des Moudjahidine, où se jouent les mirages aux midis accablants d'été.

L'entrée plate et stérile de la vallée scintillait au soleil. Plus près, sous mes pieds, la palmeraie de Zenaga roulait sa houle, immense, ondulait, venait battre le Djorf, la haute falaise grise qui sépare les deux terrasses de Figuier.

Les têtes compactes des dattiers prenaient des teintes de velours bleu pâle où glissaient des reflets argentés. Vers la droite, le vieux ksar de Zenaga faisait une tache d'or fauve plus ardent dans toutes ces pâleurs délicates. Sur la montagne et sur la vallée, le soleil du matin répandait des flots de clarté azurée, un clarté vivante, d'une limpidité infinie. Au pied de la tour, debout, le dos contre le mur fruste, un vieillard aveugle tendait en silence la main vers le chemin où passaient les croyants... »²⁴

La palmeraie bercée par le vent est comparée à la houle qui pousse la vague vers la falaise du djebel. Encore une image guerrière du palmier qui attaque en rangs serrés.

²² Idem, page 76

²³ Idem, page 88

²⁴ Idem, pages 88-89

Une oasis heureuse

« Je redescendis vers Zenaga par le sentier du Djorf où les chevaux glissent et frémissent de côtoyer l'abîme. A mesure que je m'abaissais, la muraille des dattiers murmurants montait, cachant peu à peu la clarté des lointains.

En bas, sous l'ombre bleue de la palmeraie, une seguia coulait sur de la mousse. Des jardins ksouriens étalaient le luxe de leurs verts glauques, de leurs verts mordorés. Le soleil, filtrant à travers les palmes aiguës que le vent agitait à peine, semait des paillettes d'or sur le sable rouge et sur les cailloux blancs. Tout près s'ouvraient des sentiers délicieux, pleins d'ombres et de fraîcheur, entre les murs en toub claire des jardins.

Sous les palmes recourbées en arceaux, des figuiers se penchaient vers la lumière, avec leurs feuilles dorées par l'automne où se mêlaient les feuilles roussies de la vigne, à côté de celles, rouges encore comme des fleurs épanouies, des grenadiers et des pêchers. Une pénombre charmante atténuait les lignes et les couleurs dans ce dédale de ruelles sans habitations, si tranquilles qu'on entendait les tourterelles sauvages roucouler doucement dans les arbres tout près.

Parfois, à un tournant brusque, c'était un grand étang bleuâtre, miroir immobile où se reflétaient les dattiers penchés aux troncs envahis d'herbes parasites.

Et partout le murmure continu, le chant profus des seguia d'eau courante, jaillissant d'un mur, disparaissant tout à coup sous terre avec un bruit frais de cascade, pour reparaître à deux pas plus loin, sous les dentelles légères des fougères vertes.

Le soleil montait lentement, comme en triomphe, sur la paix et la joie de l'oasis délicieuse. »²⁵

Marché d'Aïn Sefra

« Sur le fond rouge du sol, les teintes neutres dominant, ocre des vêtements, roux et beiges ternes des chameaux, noir luisant des bœufs et des chèvres, grisailles rosées des moutons aux toisons entassées.

Ce tableau, âpre, plein de vie, de cette vie nomade restée telle qu'elle devait être jadis dans le grand lointain préhistorique »²⁶

²⁵ Idem, pages 89-90

²⁶ Idem, page 120

Une mer de végétation

*« Nous avons dormi dans un site charmant. Des arbustes sauvages, à fleurs en minces grappes violettes, s'élèvent au-dessus de la houle très verte de l'alfa, où les lavandes et les absinthes font de larges taches argentées. A l'ombre des grands lentisques, des asters sèment leurs petites étoiles mauves : c'est tout un luxe naïf de fleurs, de vie végétale en pleine **hamada**.*

Le terrain remonte, devient raboteux. Nous entrons dans les gorges ravinées, tortueuses, où la route surplombe un oued profond encastré entre de hautes falaises rougeâtres. »²⁷

Le parfum des oasis

*« Le lac mystérieux a disparu. Au loin, quelques flaques subsistent seules, lambeaux d'azur éparpillés dans les sables fauves. Mais déjà l'ombre de la palmeraie tente nos montures. Nous arrivons enfin sous les arceaux serrés des dattiers, et nos chevaux allongent leurs naseaux saignants vers de la vraie eau, en entrant à mi-jambe dans l'**oued** très large au milieu des joncs.*

Quel soulagement, quelle joie toute physique, cette arrivée à l'ombre, où la brise est un peu fraîche, où nos yeux douloureux se reposent sur le vert profond des beaux palmiers, sur les grenadiers aux fleurs de sang et sur les lauriers-roses en touffes. »²⁸

L'eau

Je veux encore ce soir me mirer dans cette belle eau du Sud. Je veux encore boire l'eau que les femmes vont chercher à la fontaine du désert, la sentir couler sur mes mains que la fièvre échauffait, la voir s'égrener entre mes doigts comme le chapelet de la plus haute sagesse...²⁹

²⁷ Idem, page 163

²⁸ Idem, page 167

²⁹ Idem, page 224

Un grand silence pesait sur la zaouia accablée de sommeil. C'était l'heure mortelle, l'heure des mirages et des fièvres d'agonie... Le vagabond était couché dans une séguia, sur de longues herbes aquatiques, molles et enveloppantes comme des chevelures de femmes. Une eau fraîche et limpide coulait le long de son corps et il s'abandonnait voluptueusement à sa caresse humide... L'eau, l'eau bienfaisante, l'eau bénie des rêves délicieux... La nuit d'été, sombre et étoilée, tomba sur le désert. l'esprit du vagabond quitta son corps et s'envola pour toujours vers les jardins enchantés et les grands bassins bleuâtres du paradis des eaux ... »³⁰

Que penser de cet écrit sinon qu'il raconte de façon poignante, —écrit prémonitoire, sa mort prochaine dans les eaux, en plein désert.

Des jardins en lutte contre le sable

*A Kenadsa, point de grandes palmeraies humides comme à Figuig ou à Bechar : les jardins vont en plein désert et luttent péniblement contre l'envahissement lent et obstiné du sable, contre la sécheresse mortelle de la **hamada** voisine. Ce sont des familles de dattiers, cinq ou six issus de la même souche, les ombrages plus légers des arbres fruitiers chargés de fruits veloutés qui tombent dans les seguia parcimonieuses qui longent les petits champs dorés où on a déjà enlevé la maigre moisson d'orge.*

Contre les murs où le soleil a moins de feu, dans le fouillis de vignes qui enlacent les palmiers et les grenadiers, sous les larges figuiers bas, il est pourtant de coins d'ombre et de fraîcheur délicieuses.

Çà et là, de grands étangs verdâtres reçoivent le trop-plein des ruisselets d'irrigation. Les innombrables petits crapauds des oasis y modulent leur chant mélancolique.³¹

« Au bord des seguias, les menthes et les basilics poussent à l'ombre, pâles, étiolés, violemment odorants pourtant ; leur parfum plane dans l'air encore chaud, avec d'autres senteurs végétales plus ténues, indéfinissables.

Je retrouve dans ces jardins de Kenadsa le calme et la somnolence douce des autres jardins sahariens, sans pourtant ce « quelque chose » de mystérieusement oppressant qui est l'âme des palmeraies profondes et des forêts.

³⁰ *Amours Nomades*, page 146

³¹ *Sud Oranais*, page 233

Le jour baisse. Les dattiers baignent dans l'incarnat du ciel. Nous sortons des jardins où des effluves de fièvre vont monter.

Des grandes ombres violettes s'allongent sur les pierres qui rougeoient aux derniers feux du soleil.

Eternelle féerie des soirs du Sud, quotidienne et jamais pareille. Heure triste, presque angoissante ! Tout à coup, on sent le désert s'assombrir et se refermer, comme pour garder à jamais les intrus.

Sur le sentier qui longe le rempart, les femmes du Ksar viennent à la fontaine de Sidi Embarek. Dans l'illumination du soleil couchant, leurs voiles ont des teintes d'une intensité inouïe. Les étoffes chatoient, magnifiées, semblables à des brocarts précieux. De loin, on dirait les ksouriennes vêtues des soies les plus rares, brodées d'or et de pierreries.

Conscientes un peu de leurs grâces, ces femmes s'agitent, leurs groupes se mêlent, et la gamme violente des couleurs change sans cesse, comme un arc-en-ciel mobile. »³²

Les couleurs de la nature

Dans les textes qui ont précédé, nous avons remarqué qu'Isabelle utilise fréquemment la description colorée. Elle y recourt soit par la mention de la couleur même qu'elle perçoit soit par une métaphore suggérée par cette couleur.

Nous pourrions récapituler les couleurs et teintes mentionnées par Isabelle, en les reprenant une à une par ordre d'occurrence dans les ouvrages que nous avons consultés.

Un texte cependant nous permet d'illustrer à lui seul cette richesse du regard de peintre que porte Isabelle sur la nature saharienne.

« Les champs crevassés agonisaient sous le soleil. Les collines fauves, nues, coupées de falaises qu'ensanglantaient les ocres et les rouilles, fermaient l'horizon où des vapeurs troubles traînaient.

Cà et là, tranchant durement sur le rayonnement terne du sol, quelques silhouettes noires de caroubiers ou d'oliviers sauvages jetaient une ombre courte, rougeâtre.

³² Idem, pages 234-235

Vers le sud, au-delà des ondulations basses et des ravins desséchés où se mouraient les lauriers-roses, une ligne s'étendait, d'un bleu sombre presque marin : la grande plaine du Hodna, barrée, très loin et très haut dans le ciel morne, par la muraille azurée, toute vaporeuse, du djebel Ouled-Naïl.

L'immense campagne calcinée dormait dans la chaleur et la soif. Quelques broussailles de jujubiers et de lentisques nains avaient poussé à l'ombre grêle d'un bouquet d'oliviers grisâtres, aux troncs contournés et bizarres. Les menues herbes du printemps, desséchées, tombaient en poussière, parmi l'envahissement épineux des chardons poudreux. »³³

Ainsi, les collines sont de couleur fauve, les couleurs ocre et rouille ensanglantent les falaises, les caroubiers et les oliviers présentent des silhouettes noires en jetant une ombre rougeâtre. La ligne d'horizon, au-delà des lauriers roses moribonds, est de couleur bleu marine ou presque. Et les monts des Ouled-Naïl forment une muraille azurée.

Revenons à un plan plus rapproché pour constater qu'à l'ombre des oliviers grisâtres, quelques jujubiers et lentisques nains ont poussé...

La peinture est d'un réalisme saisissant.

Conclusion

Isabelle Eberhardt a fait son initiation mystique par la contemplation de la nature et la méditation sur la condition des hommes. C'est son émerveillement devant la nature du Sud qui la guide vers la liberté, l'accomplissement de son destin, la perfection intérieure, la rendre bienheureuse. En quittant le Sud, elle s'aperçoit que la beauté qu'elle voyait dans la nature n'était que ce qu'elle y projetait, que sa propre beauté, celle de ses sentiments sublimes.

« Tandis que ma jument s'en vient à pas lents ; mes regards désolés se perdent sur la vallée, qu'en venant j'avais trouvé si belle dans la nativité splendide du soleil d'été. Et parce que je reviens en arrière, parce que, peut-être, un long exil loin du désert aimé commence pour moi, je trouve aujourd'hui le pays très quelconque, presque laid, hérissé de mille pointes où ne s'accroche aucun rayon. Un grand charme s'est évanoui »³⁴

³³ *Yasmina*, page 233

³⁴ *Sud-Oranais*, page 254

« *Bien des fois, sur les routes de ma vie errante, je me suis demandé où j'allais et j'ai fini par comprendre, parmi les gens du peuple et chez les nomades, que je remontais aux sources de la vie, que j'accomplissais un voyage dans les profondeurs de l'humanité* »³⁵

Ayant reçu la leçon qui devait lui être transmise, cette nature qu'elle chérissait tant lui semble soudain fade, sans intérêt. Elle a désormais compris que « l'enfer » de sa vie qui l'avait poussée au Sud s'était transformé en un paradis, un paradis qu'elle porte maintenant en elle, qu'elle n'a plus besoin de décoder par/dans la contemplation de la nature. Elle s'est libérée de l'objet pour aller à la rencontre de l'abstrait qui se cache derrière cet objet. On peut dire qu'elle a réalisé que la cause de toute cette émotion était en elle, que la nature lui servait seulement de miroir, comme un disciple qui apprendrait de son maître que toute chose se trouvait en lui, qu'elle pouvait enfin se passer des formes extérieures.

Ce que le lecteur d'aujourd'hui reçoit est comme une reconnaissance de la part d'Isabelle Eberhardt, une façon pour elle de se montrer reconnaissante envers la nature. Elle nous a légué une expérience qui tire toute sa puissance du fait qu'elle semble définitive, inaccessible aux autres hommes et femmes.

Certains écrivains français, en particulier des femmes, ont rendu hommage à sa mémoire, soit pour exprimer leur émotion à la nouvelle de sa mort, comme dans les vers qu'écrivit Lucie Delarue-Mardrus et qu'inséra Victor Barrucand dans les notes qu'il publia à la mémoire de son amie.

Les strophes suivantes sont de Léonce Rolland, extraites de ***Par les champs d'asphodèles***, et reproduites par R. Lebel, dans ses *Etudes de littérature coloniale*.³⁶

Isabelle Eberhardt, ce soir, je pense à vous...

Pas à vos livres —foin de ces littératures !

A vous, à vous !...Ma vie eut les mêmes remous—

³⁵ Citée dans la préface à *Yasmina*, page 36

³⁶ Pages 68 et 69

A votre ardeur sans but, votre soif d'aventures,
A ce Sud qui me fut interdit comme à vous.

Pour cette main d'amour, vibrante et fraternelle,
Que vous avez tendue à tous les rebutés,
Nos rêves convergents qui marchent pêle-mêle,
Et notre goût commun pour les mêmes cités,
J'étends à vos pieds nus mon âme fraternelle.

O vous qui poursuiviez la grande liberté,
Qui ne vouliez qu'aimer sans en rendre de compte
Les avez-vous connus la lâche cruauté
Des hommes, de la vie, et l'éternel mécompte
De ceux qui cherchent simplement la liberté !

Mais la terre a repris votre âme musulmane.
— Solitude que trouble seul quelque chameau
Ou, peut-être, traqué de coups, un petit âne.—
Dans votre tombe étroite, au sommet du coteau,
Dort-elle au moins en paix votre âme musulmane ?

Repères biographiques

1830

Début de l'occupation coloniale française de l'Algérie, avec le débarquement du 5 juillet 1830, sur les côtes algériennes et la prise d'Alger. Les Turcs quittent l'Algérie. Début de la résistance algérienne.

1847

Fin de la résistance de l'émir Abdelkader.

1872

Installation en Suisse de Nathalie de Moerder, née Eberhardt, épouse du général de Moerder, avec les quatre premiers enfants du général et Alexandre Trophimowsky, leur précepteur. Naissance d'Augustin de Moerder.

1877

Naissance d'Isabelle Eberhardt, le 17 février, à Genève. Son acte de naissance ne porte pas mention de son père.

1897

Mai : séjour à Bône (actuellement Annaba) avec sa mère, Nathalie de Moerder, qui se convertit à l'islam.

28 novembre : mort de Nathalie de Moerder, enterrée à Bône sous le nom de Fatma Mannoubia.

1899

Le 15 mai, mort d'Alexandre Trophimowsky à Genève. Séjour d'Isabelle Eberhardt en Tunisie.

8 Juillet : départ de Tunis pour le Sud Constantinois (Algérie). Première découverte du Sahara et de l'oasis d'El Oued.

Janvier : voyage en Sardaigne. De février à juillet : entre Paris et Genève.

Août : second séjour à El Oued. Rencontre de Slimène Ehni. Initiation à la confrérie de la Qâdirya.

1901

29 janvier : attentat à Behima où Isabelle Eberhardt échappe de justesse à la mort.

18 juin : procès à Constantine de son agresseur, condamné aux travaux forcés. Mais Isabelle est frappée d'une mesure d'expulsion d'Algérie et séjourne à Marseille chez son frère Augustin.

28 août : Slimène Ehni, algérien naturalisé français, la rejoint à Marseille

17 Octobre : mariage civil à la mairie de Marseille. Ce mariage lui confère la nationalité française.

1902

Janvier : retour en Algérie. Installation du couple à la Casbah d'Alger.

Juin, juillet : voyage à Bou Saada et à El Hamel. Rencontre avec Lella Zeyneb, maraboute de la confrérie soufie des Rahmaniyya.

1903

Janvier : deuxième voyage à Bou Saada et El Hamel.

Septembre : départ comme reporter de guerre dans le Sud-Oranais.

Octobre : rencontre avec Lyautey à Aïn Sefra.

1904

Voyage à Oujda (Maroc). Été : séjour à Kenadsa, ville de l'ouest algérien.

Septembre : retour à Aïn Sefra, dans le Sud-Oranais et hospitalisation.

21 octobre : Isabelle Eberhardt meurt dans l'inondation d'Aïn Sefra.

1907

14 avril : mort de Slimène Ehnni.

1920

Suicide d'Augustin de Moerder à Marseille.

Officiellement, elle est morte noyée le 21 octobre 1904, emportée par le torrent boueux de l'oued Sefra en crue, surprise par cette nature saharienne à laquelle elle a consacré tant de belles pages, à laquelle elle vouait tant d'émerveillement. Son corps n'a été retrouvé qu'après des recherches dans la boue de la rivière. Mais jamais les circonstances exactes de sa mort n'ont été élucidées.

Bibliographie

Ouvrages d'Isabelle Eberhardt :

Yasmina et autres nouvelles algériennes, choisies et présentées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Editions Liana Levi, Paris, 1986

Sud Oranais, Les Editions de Centenaire 1904-2004, composées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Editions Joëlle Losfeld, 2003

Amours nomades, Les Editions du Centenaire, composées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Editions Joëlle Losfeld, Paris, 2003

Lettres et Journaliers présentation et commentaire par Eglal Errera, Actes Sud, Paris, 1987

Journaliers, Les éditions du Centenaire, composées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Editions Joëlle Losfeld, Paris, 2002

Ouvrages sur Isabelle Eberhardt :

Charles-Roux, Edmonde, **Un désir d'Orient, La jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)**, Grasset, Paris, 1988

Charles-Roux, Edmonde, **Nomade j'étais, Les années africaines d'Isabelle Eberhardt, (1899-1904)**, Grasset , 1995

Ces deux titres ont été rassemblés et publiés en un volume avec des photographies, sous le titre de **Isabelle du désert**, Grasset, 2003.

Delacour, Marie-Odile, et Huleu, Jean René, **Un amour d'Algérie**, Editions Joëlle Losfeld, Paris, 1998

Kobak, Annette, **Isabelle Eberhardt, Vie et mort d'une rebelle, 1877-1904**, Calmann-Lévy, Paris, 1988, traduit de l'anglais par Mireille Davidovici et Edith Ochs

Bibliographie générale (à titre indicatif, non-exhaustive):

Ajalbert Jean, « Poussières d'Afrique », la Nouvelle Revue, 1^{er} Octobre 1917

Angelini François, « Le drame de Béhima », *La Dépêche algérienne*, 20 janvier 1901.
Anthologie des écrivains français du Maghreb, sous la direction d'Albert Memmi, Paris, Présence africaine, 1969.

Audisio Gabriel, « Isabelle Eberhardt », *Algeria*, n° 53, juillet 1937.

Barrucand Victor, *Notes sur la vie et les œuvres d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Fasquelle, 1908

— Préface à *Notes de route d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Fasquelle, 1908.

— Préface à *Pages d'Islam* d'Isabelle Eberhardt et Victor Barrucand, Paris, Fasquelle, 1920.

— Préface à *Trimardeur*, d'Isabelle Eberhardt , Paris, Fasquelle, 1922.

— « Le vrai visage d'Isabelle Eberhardt », *La Dépêche algérienne*, 13 janvier 1934.

Belkacem Kheira « traces et jalons anticolonialistes dans l'œuvre de la passionnée de l'Islam », *Revue des Langues vivantes étrangères de l'Université d'Oran*, n°1, 1979.

Belorgey, Jean-Michel, *La vraie vie est ailleurs, histoires de ruptures avec l'Occident*, JCLattès, Paris, 1989

Brahimi Denise, *Requiem pou Isabelle*, Alger, Office des Publications universitaires, 1983.

Brun M., « Il y a vingt-cinq ans mourait Isabelle Eberhardt », *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} février 1930.

Célarié Henriette, « Lyautey et Isabelle Eberhardt », *Le Temps*, 9 août 1934.

Debèche, Djamilia, « La vie tourmentée d'Isabelle Eberhardt », *Méditerranée*, n° 37, novembre 1946

Déjeux Jean, *Bibliographie de la littérature algérienne des Français*, Editions du CNRS, 1970.

Doyon René-Louis, « la vie tragique de la bonne nomade », en introduction à *Mes Journaliers*, d'Isabelle Eberhardt, Paris, La Connaissance, 1923.

— « Infortune et ivresse d'une errante », en introduction à *Au pays des sables*, d'Isabelle Eberhardt, Paris, Sorlot, 1944

Eaubonne, Françoise (d'), *La Couronne de sable*, Paris, Flammarion, 1968.

Enseln Denise, Isabelle Eberhardt et l'Algérie, Thèse University of Southern California, 1979.

Ferry J., « A propos d'Isabelle Eberhardt », *Bulletin de Liaison saharienne*, n° 6 octobre 1951.

Lebel, Roland, *Etudes de littérature coloniale*, Paris, 1928

Montero, Andrée, *Vie et Œuvre d'Isabelle Eberhardt*, éditions de l'Atlantrophe, Versailles, 1992

Nouel, Elise, « L'étrange carrière saharienne d'Isabelle Eberhardt », *Histoire pour tous*, octobre 1976.

Randau, Robert, « Sur Isabelle Eberhardt », *La Renaissance nord-africaine*, n°1, janvier 1901.

Rochd, Mohamed, Isabelle Eberhardt, *Le dernier voyage*, édition critique de *Dans l'ombre chaude de l'islam*, ENAL, Alger, 1991

Roger G., « Les prémices d'une vocation », Lettres inédites en arabe, traduites par M. Rodinson, *Europe*, juillet 1956.

Rezzouf Simone, « Etat présent des travaux sur Isabelle Eberhardt », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, 1982, CNRS, CMESM, 1986.

— Isabelle Eberhardt, Alger, 1985, Office des Publications universitaires.

Filmographie :

A notre connaissance, un film coproduit en 1995, par la France et l'Australie, a été consacré à retracer la vie de notre auteur sous le titre d'**Isabelle Eberhardt**, un film réalisé par Ian Pringle.

Le quotidien algérien de langue française, *el-Watan*, paraissant à Alger, a annoncé dans son édition du 17 Novembre 2003, le prochain tournage d'un long métrage

fiction en Tunisie et en Algérie sur Isabelle Eberhardt. Ce film, nous précise-t-on, sera réalisé par la cinéaste tunisienne Raja Amari. La vie d'Isabelle Eberhardt continue ainsi à susciter l'intérêt des producteurs et des cinéastes spéculant sur l'attirance du public pour des personnages hors norme.

L'information a été confirmée par le même journal le 22 décembre 2003 qui précise que le tournage commencera en janvier 2004.

Enfin, notons qu'en France, une compagnie théâtrale a monté une lecture-spectacle intitulée « **Isabelle Eberhardt : l'éloge de l'errance** », mise en scène de George Ponget.